

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un coup de fil de Jack

Jacques Poulin

Numéro 83, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Poulin, J. (1996). Un coup de fil de Jack. *Lettres québécoises*, (83), 7–7.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

AUTO PORTRAIT
Jacques Poulin

Un coup de fil de Jack

LE TÉLÉPHONE SONNA VERS MINUIT, au moment où je grimpais l'échelle de mon lit-mezzanine. Je redescendis. C'était une voix d'homme, un certain Jack. Il appelait de San Francisco. Il voulait me poser des questions et il avait l'air pressé. Sans même me demander si j'étais d'accord, il posa tout de suite la première question :

— *Comment devient-on écrivain ?*

— Il n'y a pas de méthode infaillible. Une chose est certaine : il faut lire beaucoup. Lire n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment. Et quand on se sent prêt à écrire, il est préférable de commencer par le sujet que l'on connaît le mieux ; par exemple, le milieu où l'on vit.

— *Vous êtes sûr de ce que vous dites ?*

— Non. Au fond, il vaut peut-être mieux ne suivre aucun conseil, n'en faire qu'à sa tête et avoir une tête de cochon.

— *Quand avez-vous commencé à écrire ?*

— J'avais vingt-sept ans.

— *Il y a comme un regret dans votre voix...*

— En fait, j'aurais mieux fait d'être joueur de tennis, ou encore professeur ou journaliste : j'aurais gagné dix fois plus d'argent. J'aurais un chalet et une Cherokee.

— *Vous êtes sincère ?*

— Mais non.

— *Alors ça vous plaît, ce métier ?*

— Non, je déteste presque tout : les rencontres littéraires, les interviews, les séances de signature, l'incroyable indécence des lectures publiques, l'omnipotence des médias... Je déteste mes propres livres. Je pense que je déteste la littérature elle-même, sauf quelques livres... La seule chose que j'aime, c'est le travail d'écriture, même si c'est difficile.

— *Avec les années, ça ne devient pas plus facile ?*

— C'est le contraire. Autrefois, j'écrivais une page par jour, et maintenant j'ai du mal à faire une demi-page. Bientôt, je ne pourrai plus écrire du tout.

— *Pourquoi ne pas vous arrêter tout de suite et profiter de la vie pendant qu'il vous reste un peu de santé ?*

— Ça ne vous regarde pas !

— *Qu'est-ce qui nuit le plus à votre travail ?*

— D'abord, mes propres limites intellectuelles. Ensuite, la télé du voisin, les tondeuses à gazon, les marteaux-piqueurs, les mobylettes des livreurs de pizzas...

— *Hum ! qu'est-ce que vous entendez par limites intellectuelles ? Vous n'êtes pas intelligent ?*

— Dans ma tête, la plupart du temps, c'est plein de niaiseries ou de choses étrangères à la littérature : les montées de Mario Lemieux, les volées de revers de Stefan Edberg, les dépassements dans les courbes de Jacques Villeneuve...

— *Pourquoi ne pas faire un effort de concentration ?*

— J'y penserai... Il y a d'autres questions ?

— *Oui. Vos collègues disent que vous refusez presque toujours les rencontres, que vous n'allez jamais aux lancements, que vous restez tout seul dans votre coin.*

— Je vous l'ai dit tantôt : la vie littéraire ne m'intéresse pas. Je me considère comme un écrivain privé. Autrement dit, un ours. En revanche, il y a des gens qui viennent me voir ; les contacts individuels, ça me convient mieux.

— *Vos livres se vendraient mieux si on vous voyait plus souvent à la télé.*

— C'est vrai. L'an dernier, mes droits d'auteur s'élevaient à 11 000 \$.

— *Et vous pouvez vivre avec ça ? À Paris, en plus ?*

— Je vis dans une seule pièce et je mange beaucoup de spaghettis. Le riz et les spaghettis, c'est pas cher. En ce qui concerne les apparitions à la télé, le problème est le suivant : d'une part, je voudrais que mes livres soient mieux connus, puisque c'est mon gagne-pain, mais, d'autre part, je n'ai pas la moindre envie d'être connu moi-même.

— *Ça m'étonnerait que vous soyez sincère...*

— J'irai plus loin : je trouve que l'on a trop souvent tendance à mettre les auteurs à l'avant-scène au lieu des livres. C'est une énorme connerie. Les auteurs devraient disparaître derrière leurs livres. Qu'ils ferment leur gueule !

— *Vous ne trouvez pas que vous exagérez ?*

— Vous avez raison, excusez-moi. En réalité, le mieux est que chacun fasse à sa guise. Voilà ce qu'il faut dire. Quoique..

— *Oui ?...*

— Pour ma part, comme j'écris très lentement, sitôt un livre terminé je me dépêche de commencer le suivant au lieu de perdre mon temps à faire de la publicité. Il me semble que la publicité est la responsabilité de l'éditeur, même si, en ce moment, ce sont les auteurs qui s'en chargent. Je pense que tous les auteurs, bien connus ou mal connus, ont droit à une publicité égale. Si un auteur n'a pas envie de faire lui-même sa publicité, c'est à l'éditeur de s'en occuper.

— *Votre éditeur le fait ?*

— Hum !... non, mais il a d'autres qualités. Par exemple, il se débrouille très bien dans le domaine de la coédition : ça compense !

— *Avec cette coédition, est-ce que vos livres se vendent bien en France ?*

— Non, pas très bien. Mais ça m'est égal. Mon principal souci est d'améliorer mon écriture à chaque livre.

— *Au fait, vous n'avez pas honte d'abandonner le Québec ? Vous n'avez pas l'impression de trahir vos compatriotes en vivant à Paris ?*

— Pas du tout, ma blonde habite ici et je veux rester avec elle.

— *Je suppose que vous êtes heureux en ce moment ?*

— Je suis heureux de pouvoir écrire et malheureux de ne pas écrire aussi bien que je le voudrais.

— *Quelle a été la période de votre vie où vous avez été le plus heureux ?*

— L'année où j'ai fait des recherches pour écrire *Volkswagen Blues*. J'avais un vieux « campeur » Volkswagen. Je suis parti de Gaspé et j'ai traversé l'Amérique en suivant la vieille Piste de l'Oregon, et je me suis rendu à San Francisco. C'était le voyage que mon héros, Jack Waterman, qui est mon double, devait accomplir dans mon roman. J'étais tout seul, complètement libre, je faisais ce que je voulais. J'avais l'impression de faire une chose ancienne et importante... Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— *C'est rien. (Rires) Excusez-moi.*

— *Qu'est-ce qui se passe ? C'est pas une véritable interview ? Quel est votre nom, déjà ?*

— *Je vous l'ai dit, je m'appelle Jack.*

— *Quel Jack ?*

— *Jack Waterman !*

